

Caroline la malchance : Papa n'a pas voulu...

Autor(en): **Gygax, Georges**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Aînés : mensuel pour une retraite plus heureuse**

Band (Jahr): **14 (1984)**

Heft 11

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-829895>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CAROLINE LA MALCHANCE

Elle s'appelle Yvonne Borrès, Caroline Descharmilles étant son nom de plume. Elle habite Fresnois-le-Château, à quelques lieues de Troyes, dans ce beau pays vert, doucement vallonné dont le nom fait saliver: la Champagne.

A Fresnois-le-Château il n'y a pas de château. La commune se contente de deux «maisons bourgeoises» du plus bel effet, entourées de pavillons et de villas identiques à ceux de toutes les

banlieues de France. Le pays est doux au regard, reposant, harmonieux. Et s'il fait le bonheur de ces solides artisans que sont les vignerons, il inspire les poètes. Exemple: Yvonne Borrès, alias Caroline Descharmilles. Un cœur grand comme ça en dépit de cruelles réalités: elle a composé 500 poèmes serrés dans des cahiers d'écolier et déposés à la SACEM (Société des auteurs, compositeurs et éditeurs de musique). Ces œuvres nées souvent d'un

rien, d'une émotion, d'un événement local, dorment au fond d'un tiroir très officiel. Caroline les connaît toutes par cœur. Elle les chante sur des airs connus ou en inventant les mélodies. Ses interprétations sont pleines de fougue, d'assurance, de conviction qui forcent l'estime. Et, entre deux poèmes, les «si» de jaillir, de s'entrechoquer, de fuser. «Si papa avait voulu...» Oui, s'il avait laissé faire, s'il avait su encourager, Caroline serait peut-être



**Papa
n'a pas voulu...**





devenue une deuxième Fréhel. Hélas, les circonstances en ont décidé autrement. Le fait que la poétesse se soit produite lors de fêtes, d'anniversaires, de mariages, chez les vieux, ne change rien à l'affaire. Son art ne lui a rapporté jusqu'ici que quelques francs, onze pour être précis, après que Georges Guetary eut jadis interprété une de ses œuvres, à la télé.

Là n'est pas l'important. L'important pour Caroline Descharmilles épouse Borrès, 74 ans, est d'avoir créé, de créer encore, de chanter les joies, les peines, les amours avec un très viril enthousiasme.

Le langage du cœur

A compte d'auteur elle a édité un fascicule de poèmes intitulé «Sous le ciel de ma Champagne». Tiré à 100 exem-

plaires «parce que ça coûte très cher». Cela lui valut un Prix Lamartine, et le critique Jean Germain écrivit à son sujet: «Pour Mme Descharmilles, la poésie est le langage du cœur: c'est par le poème qu'elle rejoint les autres, qu'elle tente de se mêler au grand tourbillon universel, dont elle n'est qu'un témoin apparemment impuissant». Et le critique de conclure en qualifiant l'œuvre de la poétesse champenoise de «gerbe d'émotions à partager pour le monde, ce pour quoi nous vivons...» Dans la salle de séjour des Borrès où trônent des poupées et des flopees de bibelots entourés de photographies que le temps a jaunies, il y a, assis devant un magnifique renard empaillé, Paul-Roger Borrès, 77 ans, que la voix de sa femme fait vibrer et qui, à l'écoute de certains poèmes, celui du Noël des enfants pauvres notamment, ne peut retenir ses larmes à chaque fois qu'il l'entend.

Le couple a trois enfants que la poésie maternelle laisse indifférents. Mais, consolation, il y a dans ce pays beaucoup de personnes qui connaissent Caroline, qui l'ont applaudie et qui l'aiment. Ainsi va la vie. Une petite maison derrière une grille verte, un couple qui vieillit doucement, et 500 poèmes qui attendent... quoi? C'est, somme toute, une histoire triste.

Caroline et Paul-Roger Borrès sont nés à Troyes, capitale de l'Aube. La première est fille d'un maçon alsacien, la cadette de 12 enfants. «J'étais la petite dernière; nous ne sommes plus que deux. J'ai fait mes classes à Troyes jusqu'au certificat d'études, et je m'y suis mariée en 1927 à 16 ans et demi. Paul-Roger a travaillé toute sa vie comme mécanicien en bonneterie. Aussi loin que remontent mes souvenirs, j'ai toujours été préoccupée, bouleversée par la poésie, la chanson. A 10 ans j'écrivais déjà sur tout et sur rien. Ça a pris toujours plus d'importance, et je le dis avec fierté: je n'ai subi l'influence de personne. Encore fillette, j'ai assisté au premier spectacle de ma vie, une merveilleuse pièce de Molière, «L'Avare». J'en suis sortie toute tremblante d'émoi. Ce fut à la fois le détonateur et un révélateur. Mon rêve: me rapprocher du bel canto, aller à Toulouse, au Capitole... Mon idole de jeunesse était Adolphe Bérard, le roi du music-hall après la guerre de 14. Il chantait «L'Océan», «Le train fatal», «J'ai vendu mon âme au diable», au Cirque de Troyes qui pouvait accueillir 3000 personnes. Un soir Bérard demanda à la personne «dont la voix couvre toutes celles des autres» de monter sur scène. Je me suis levée, mais ma mère m'a obligée à rester sur ma chaise. Et comme mon père n'a pas su contrer ma mère, cela explique que ma vie ait bifurqué...»



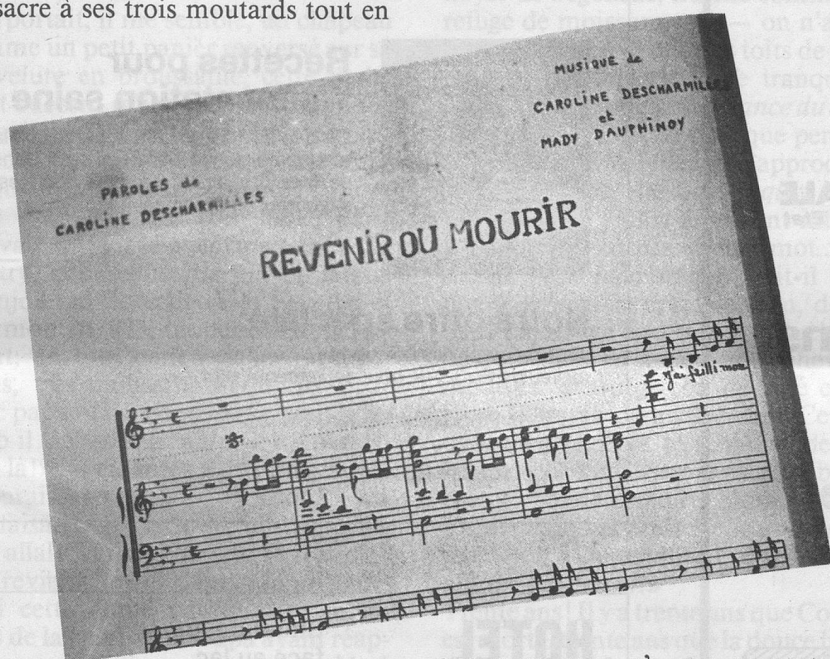
Maman a 17 ans

Triste, non? Ce petit bout de chou de 14 ans avait pourtant des dispositions. «Alors je me suis mise à chanter chez des voisins. J'étais la gamine de tout le monde dans ce quartier des Charmilles de Troyes. Je lui ai emprunté mon nom d'artiste...»

Ulcérée, la future Caroline se pliera néanmoins à la volonté de ses parents, comme elle l'avait fait quelques années auparavant. A 11 ans et demi, après le certificat d'études, elle devient maçon et aide son père à construire sa maison. Une année plus tard elle travaille en atelier et coud des milliers de bas, payée à la pièce. A 16 ans et quelques mois elle épouse Paul-Roger, continue le travail malgré l'enfant qu'elle porte, parce que l'homme de sa vie a dû partir soldat. A l'aube de ses 20 ans, elle devient mère au foyer et se consacre à ses trois moutards tout en

teurs. Devant le jury on me remit une enveloppe contenant le sujet qui m'était imposé. C'était... le coq du village! J'ai torché ma chanson en 55 minutes et j'ai été admise à la SACEM comme auteur. Je passe sur mes démarches tendant à devenir mélodiste. Aux Impressions musicales, à Paris, 12 de mes poèmes ont été mis en musique en 1962».

Autre succès: Pierre Bonte la présente dans l'émission «Bonjour la France» en 1983. Quelques années plus tôt, à «La Lorgnette», émission TV de Jacques Martin, on lui demande de chanter «Ali le porteur d'eau». Mais il fallait une musique, et Caroline la composa avec l'aide d'un professeur. Georges Guetary la chanta... «Ce fut un vrai succès; je reçus des gerbes de félicitations. Voilà, c'est tout. Là s'arrête une carrière que j'ai loupée parce



écrivait poème sur poème, en apprenant à manier l'alexandrin avec une véritable virtuosité.

«Depuis 54 ans nous habitons Fresnois, après avoir vécu la guerre et la misère à Paris. En 1942, mon mari possédait 400 francs. Ce fut le premier acompte de l'achat de cette maison. Il travaillait comme un forçat: bûcheron, maçon, ouvrier agricole. Mais l'emploi se faisant rare, nous nous sommes installés ici pour le travail à façon en bonneterie. Paul-Roger avait des doigts d'or; moi une voix d'or. Bref, des atouts qui n'aboutirent pas à la réalisation de mes rêves... Il faut dire que j'écrivais depuis l'âge de 14 ans. J'écrivais des bouts de phrase sur tout et sur rien. En 1961, à Reims, je suis allée me présenter pour poser ma candidature à la Société des au-

que mon papa n'a pas su porter la culotte quand il le fallait et m'a empêchée d'étudier la musique. Papa n'a pas voulu...»

Un silence, puis: «Je me sens proche de Fréhel et de toutes celles qui, comme Piaf se sont laissé guider par leur cœur. En pensant à la fabuleuse Edith j'ai composé un poème intitulé «Revenir ou mourir». Georgette Lemaire saurait l'interpréter mieux que quiconque. Voyez-vous, mon premier amour, le grand amour de ma vie, c'est la chanson!»

On sonne à la porte. C'est un brocanteur à la recherche de précieuses vieilleries. Caroline s'interrompt et lance, de sa voix faubourienne: «Vous vous trompez d'adresse. Ici, il n'y a que les patrons qui sont des antiquités!» Rideau.

Georges Gygax
Photos Yves Debraine

